

*Tristes tropiques, tristes tropismes des démocraties: Note sur  
l'élection de Jair Bolsonaro*  
SAD TROPICS, SAD TROPISMS OF DEMOCRACIES: NOTE ON THE ELECTION OF JAIR  
BOLSONARO  
Blaise Bachofen\*

---

\* Maître de conférence en philosophie à l'université de Cergy-Pontoise (France)

Claude Lévi-Strauss, dans l'ouvrage autobiographique auquel le titre de cet article fait allusion, souligne le mélange ancien de fascination, de proximité et de perplexité que le Brésil a souvent exercé sur les Européens, en particulier sur les Français. Des liens anciens d'amitié, d'échanges, de nombreux éléments d'histoire commune font qu'il est impossible à un Français de regarder avec indifférence le sort du Brésil.

C'est cependant une raison plus profonde et plus essentielle qui m'a conduit à accepter de tenter d'écrire quelques mots sur la récente histoire politique d'un pays que je connais pourtant si peu et de si loin. L'arrivée au pouvoir d'un démagogue nostalgique de la dictature militaire, climato-sceptique, ultra-libéral, partisan d'une libéralisation de la vente des armes à feu, d'une surexploitation des terres et d'une déforestation massive au profit des grands groupes de l'agro-business et au mépris des droits des peuples autochtones, qui veut assimiler le « Mouvement des sans terre » à un groupe terroriste, homophobe, proche des Églises évangéliques les plus obscurantistes et réactionnaires, qui projette de « reprendre en main » politiquement l'enseignement, c'est-à-dire de remplacer la liberté académique par une propagande d'État... cette élection n'est pas seulement la tragédie des Brésiliens. C'est une tragédie qui affecte les démocrates du monde entier.

Le Brésil a certes survécu à bien des aléas politiques. Le résultat de l'élection tient en partie à des circonstances malheureuses et contingen-

tes, notamment l'éviction de Lula de la compétition électorale et l'attentat qui a érigé Bolsonaro en martyr et lui a permis de se dérober aux débats pendant la campagne. S'il a obtenu près de 55 % des votes valides, 45 % des votes valides se sont portés contre lui et 21 % des inscrits se sont abstenus, alors que le vote est obligatoire. Et l'immense et complexe société civile brésilienne a des ressources de réflexion, de résistance, d'organisation, qui permettent de penser que l'exercice du pouvoir par le « Trump brésilien » ne prendra pas la forme d'un retour pur et simple à la dictature. L'immense majorité des Brésiliens en souffriront, sans aucun doute, à commencer par les nombreux électeurs qui votaient autrefois pour le PT et qui ont bénéficié sous les mandats de Luiz Ignacio Lula da Silva et de Dilma Rousseff de ce que Bolsonaro considère comme une politique « communiste » : la construction massive de logements sociaux, l'assainissement des favellas, les programmes *Bolsa familia* et *Fome zero* qui ont permis de diminuer fortement les inégalités économiques. Ces électeurs modestes ou très pauvres souffriront de la politique « pro-business » et perdront donc rapidement leurs illusions sur celui que beaucoup prennent pour un homme providentiel. Car, en politique, personne ne fait de miracles, et Jair Bolsonaro n'en fera pas. En deux ans d'exercice du pouvoir, Michel Temer est devenu le président le plus impopulaire de l'histoire du Brésil. Il est fort probable que Bolsonaro connaîtra le même sort : quand on promet l'impossible, quand on se présente comme un sauveur incorruptible, quasiment messianique, qui supprimera une criminalité, une corruption et des inégalités économiques dont les causes sont anciennes et

profondes, on est voué à être haï aussi vite, et pour les mêmes raisons, qu'on a été adulé<sup>1</sup>.

Cet échec probable est-il une raison de minimiser la gravité de cette élection ? Malheureusement non. D'abord parce que ni le Brésil ni le monde ne sortiront indemnes de la politique désastreuse qu'il veut mettre en œuvre : le poids du Brésil dans le monde est tel que ses options dans les questions économiques, écologiques et géopolitiques sont l'affaire de tous les citoyens du monde. Mais si cette élection est « la nôtre », à nous Français et Européens, c'est aussi parce qu'elle est un symptôme de la profonde crise que traversent toutes les démocraties dans le monde.

En 1962, après une mission au Brésil, le sociologue français Jean Duvignaud écrivait : « Cet immense pays se cherche. Il hésite entre divers types de sociétés. Il est un exemple frappant de l'impossibilité de prévoir à longue échéance l'avenir d'une société [...]. La sociologie, ou plus exactement les sociologies brésiliennes, sont dominées par le drame qui oppose à tous les niveaux de la société l'effervescence d'une "révolution permanente" et les obstacles que lui oppose une "contre-révolution" également permanente. [...] Dialectique de la réciprocité des perspectives commune à toutes les sociétés, mais particulièrement sensible au Brésil. [...] Le Brésil ne nous rend-il pas au centuple aujourd'hui ce qu'Auguste

<sup>1</sup> Avant même d'entrer en fonction, le « champion » de la lutte contre la corruption fait l'objet de soupçons de corruption : un de ses fils doit s'expliquer devant la justice pour des mouvements financiers « atypiques ».

(<https://www1.folha.uol.com.br/poder/2018/12/ex-assessor-de-flavio-bolsonaro-e-internado-e-falta-a-novo-depoimento.shtml>)

Comte lui avait prêté, voici trois quarts de siècle ? »<sup>2</sup>. Ce texte, qui précède de deux ans le début de la dictature militaire qui a duré de 1964 à 1985, est plus actuel que jamais. Le Brésil est notre miroir, un lieu où s'expérimente par excellence l'avenir de toutes les grandes sociétés démocratiques. Jair Bolsonaro, comme Donald Trump, comme Viktor Orban, comme Recep Erdogan, comme Valdimir Poutine, comme les promoteurs du Brexit, comme les dirigeants populistes et extrémistes qui prospèrent dans toutes les démocraties, même les plus anciennes et les plus solides, n'est au fond qu'un des noms du phénomène mondial d'autodestruction des démocraties réelles et, plus grave encore, de la déréliction de l'idéal démocratique.

Contrairement à ce que prophétisait Francis Fukuyama en 1992 dans son ouvrage *The End of History and the Last Man*, la démocratie libérale ne prospère pas tout naturellement sur les ruines de l'empire totalitaire soviétique. Les régimes et programmes « illibéraux », pour reprendre un adjectif que revendique Viktor Orban, font reculer partout l'attachement aux principes de l'État de droit et la confiance des populations dans la possibilité de concilier les libertés publiques avec les idéaux d'égalité et de solidarité socio-économique, à la fois entre classes sociales et entre pays. L'intérêt commun objectif de chaque nation en particulier et de l'humanité en général est la solidarité. Or les programmes des dirigeants populistes ont tous un point commun : la culture de la peur, la destruction des rapports de fraternité, le repli sur soi. Et, à l'échelle interétatique, le

---

2 « Le Brésil dans "sa" sociologie, la sociologie "dans" le Brésil », Cahiers internationaux de sociologie, vol. XXXII, 1962, p. 91-104.

nationalisme économique et géopolitique, avec pour conséquence une inquiétante régression des fragiles et pourtant indispensables mécanismes de coopération internationale.

Comment, au-delà du constat, analyser ce moment historique et peut-être, en le comprenant mieux, lui résister ? Puisque le phénomène est général, puisqu'il révèle, au-delà de la contingence d'une élection, la fragilité de toutes les démocraties, la compréhension du présent doit se nourrir des penseurs qui ont le plus profondément réfléchi aux difficultés intrinsèques de mise en œuvre de l'idéal démocratique.

Dès le XVIII<sup>e</sup> siècle, Jean-Jacques Rousseau, dans le *Contrat social*, anticipait les difficultés que rencontreraient nécessairement les démocraties dont il pressentait l'avènement : « Sitôt que le service public cesse d'être la principale affaire des citoyens [...] l'État est déjà près de sa ruine. [...] Mieux l'État est constitué, plus les affaires publiques l'emportent sur les privées dans l'esprit des Citoyens. Il y a même beaucoup moins d'affaires privées, parce que la somme du bonheur commun fournissant une portion plus considérable à celui de chaque individu, il lui en reste moins à chercher dans les soins particuliers. Dans une cité bien conduite, chacun vole aux assemblées ; sous un mauvais Gouvernement, nul n'aime à faire un pas pour s'y rendre, parce que nul ne prend intérêt à ce qui s'y fait, qu'on prévoit que la volonté générale n'y dominera pas, et qu'enfin les soins domestiques absorbent tout. »<sup>3</sup> Rousseau perçoit le problème prin-

<sup>3</sup> J.-J. Rousseau, *Du Contrat social*, livre III, chap. XV.

cipal auquel les démocraties modernes doivent faire face : le grand écart entre les mœurs des modernes, individualistes, occupés principalement à leurs affaires privées, et l'état d'esprit nécessaire pour préserver en chacun le sens de l'intérêt public. Que l'individu moderne endosse malaisément le statut et les mœurs d'un *citoyen*, dans le sens le plus exigeant et en même temps le plus nécessaire du terme, cela tient à la nature des sociétés qui ont pourtant engendré les démocraties. Ces sociétés produisent une tension structurelle entre l'aspiration à la liberté et ce qu'exige la préservation de celle-ci. La liberté privée requiert la liberté publique, l'usage collectif de la liberté, donc une conscience de l'intérêt commun. Or les mœurs des modernes les tirent vers le non-politique, la méconnaissance de la façon dont l'existence privée s'imbrique dans l'existence collective, l'indifférence à l'égard de la chose publique.

Les points de convergence sont frappants entre ces analyses prémonitoires et celles que font aux XIXe et au XXe siècle, sur la base de l'expérience des démocraties concrètes, Alexis de Tocqueville et Hannah Arendt. « Lorsque je songe aux petites passions des hommes de nos jours, écrit Tocqueville, [...], je ne crains pas qu'ils rencontrent dans leurs chefs des tyrans, mais plutôt des tuteurs. [...] Je veux imaginer sous quels traits nouveaux le despotisme pourrait se produire dans le monde : je vois une foule innombrable d'hommes semblables et égaux qui tournent sans repos sur eux-mêmes pour se procurer de petits et vulgaires plaisirs, dont ils emplissent leur âme. Chacun d'eux, retiré à l'écart, est comme étranger à la destinée de tous les autres : ses enfants et ses amis particuliers forment

pour lui toute l'espèce humaine ; quant au demeurant de ses concitoyens, il est à côté d'eux, mais il ne les voit pas ; il les touche et ne les sent point ; il n'existe qu'en lui-même et pour lui seul, et, s'il lui reste encore une famille, on peut dire du moins qu'il n'a plus de patrie. Au-dessus de ceux-là s'élève un pouvoir immense et tutélaire, qui se charge seul d'assurer leur jouissance et de veiller sur leur sort. [...] C'est ainsi que tous les jours il rend moins utile et plus rare l'emploi du libre arbitre ; qu'il renferme l'action de la volonté dans un plus petit espace, et dérobe peu à peu à chaque citoyen jusqu'à l'usage de lui-même. [...] Il ne brise pas les volontés, mais il les amollit, les plie et les dirige ; [...] il éteint, il hébète, et il réduit enfin chaque nation à n'être plus qu'un troupeau d'animaux timides et industriels, dont le gouvernement est le berger. »<sup>4</sup>

Il est difficile de ne pas voir lien qui peut être fait entre le péril que Tocqueville a perçu en observant les mœurs des Américains et la tra-

---

4 Alexis de Tocqueville, *De la démocratie en Amérique*, livre II, IVe partie, chap. VI. Selon Jair Bolsonaro, l'exploitation de la réserve indigène de Raposa Serra do Sol se justifie notamment par l'idée que les Indiens ne souffriraient pas de la destruction de leurs modes de vie traditionnels : selon lui, ils désirent naturellement devenir des consommateurs standardisés, afin de connaître enfin la civilisation. Sous-entendu, la seule forme de "civilisation" qui ait une valeur est celle dans laquelle les individus sont intégré dans le processus travail / enrichissement / consommation : "O índio [...] é um ser humano igual a nós: ele quer evoluir, ter energia elétrica, médico, dentista, internet, jogar um futebol, ter um carro, quer viajar de avião, porque ele - quando tem contato com a civilização - rapidamente vai se moldando à nova maneira de viver que é bem diferente e melhor do que a dele". (<https://www.afp.com/pt/noticia/19/bolsonaro-planeja-explorar-recursos-na-reserva-raposa-serra-do-sol-doc-1bo53f1>). Sur le rapport entre cette conception ethnocentriste de la "civilisation" et l'avènement d'une société de domination, de désocialisation et de dépolitisation, voir Pierre Clastres, *La société contre l'État* (1974), chapitre XI, rééd. Paris, Éditions de Minuit, 2001, p. 161-168 ; Hannah Arendt, *La condition de l'homme moderne*, chap. IV, trad. G. Fradier, Paris, Quarto-Gallimard, 2012, p. 175-181 (§ « Instrumentalité et animal laborans »).

gédie de l'autodestruction de la démocratie qu'a constitué, au XXe siècle, l'avènement des totalitarismes. Arendt associe en effet les phénomènes de déliaison sociale et de dépolitisation dont parlent Rousseau et Tocqueville à la façon, *a priori* incompréhensible, dont des populations entières se sont laissé séduire par les systèmes de pensée paranoïaques et délirants que constituent les idéologies totalitaires : « Les mouvements totalitaires sont possibles partout où se trouvent des masses qui, pour une raison ou pour une autre, se sont découvert un appétit d'organisation politique. Les masses ne sont pas unies par la conscience d'un intérêt commun [...]. Le terme de "masses" s'applique [...] à des gens qui [...] ne peuvent s'intégrer dans aucune organisation fondée sur l'intérêt commun – qu'il s'agisse de partis politiques, de conseils municipaux, d'organisations professionnelles ou de syndicats. Les masses existent en puissance dans tous les pays, et constituent la majorité de ces vastes couches de gens neutres et politiquement indifférents qui votent rarement et ne s'inscrivent à aucun parti. [...] La société bourgeoise, fondée sur la compétition et l'acquisition, avait provoqué l'apathie et même l'hostilité envers la vie publique [...]. Un mode de vie et une philosophie de vie si constamment axés sur le succès ou l'échec de l'individu dans une compétition impitoyable [...] sont très utiles à ces formes de dictature où un "homme fort" prend sur lui l'encombrante responsabilité des affaires publiques. [...] Les mouvements totalitaires avaient [...] besoin [...] des conditions spécifiques d'une masse atomisée et individualisée. » Et plus loin : « La propagande totalitaire perfectionne les techniques de la propagande de masse. [...] Tout ce qui

était caché, tout ce qui était passé sous silence devenait hautement significatif, indépendamment de son importance intrinsèque. La populace croyait réellement que la vérité était tout ce que la société respectable avait hypocritement passé sous silence, ou couvert par la corruption. [...] L'efficacité de ce genre de propagande met en lumière l'une des principales caractéristiques des masses modernes. Elles [...] ne font confiance ni à leurs yeux ni à leurs oreilles, mais à leur seule imagination, qui se laisse séduire par tout ce qui est à la fois universel et cohérent en soi. [...] Elles sont prédisposées à toutes les idéologies parce que celles-ci expliquent les faits comme étant de simples exemples de lois et éliminent les coïncidences en inventant un pouvoir suprême et universel qui est censé être à l'origine de tous les accidents. »<sup>5</sup>

Ces analyses éclairent la vague populiste qui déferle actuellement sur le monde. La dépolitisation, dont l'abstention électorale n'est qu'une des expressions, l'inculture politique et la disparition d'un « espace public » où se retrouvent dans un sens commun et un sens du commun les différents points de vue privés sur le monde, peuvent avoir pour seule conséquence (moindre mal ?) « l'apathie » et la grégarité de populations vivant docilement sous la tutelle d'oligarchies qui les déchargent du soin des affaires publiques. Mais lorsque, dans les temps de crise et de poussée des ressentiments, ces « masses » sont prises d'un « appétit d'organisation politique », les ingrédients d'une dérive autoritaire sont réunis. Le désir de

---

<sup>5</sup> Hannah Arendt, *Les origines du totalitarisme*, IIIe vol., *Le totalitarisme*, chap. XI et XII, trad. J.-L. Bourget, R. Davreu et P. Lévy, Paris, Gallimard-Quatro, 2002, p. 618-627 et 669-671.

reprendre leur destin en main et d'agir sur un monde qui les inquiète peut favoriser le désir d'être incarnées fantasmatiquement par un « homme fort » qui leur dit « je suis le peuple » (donc, à travers moi, le peuple sera à nouveau au centre du jeu) et qui leur propose des explications simples, manichéennes, pour expliquer les causes en réalité complexes de ce qui suscite à juste titre leurs inquiétudes.

Outre l'illusion d'« exister » politiquement à travers des incarnation autocratiques et autoritaires, Arendt décrit un processus qui nous est terriblement familier : des populations dépourvues d'une culture politique suffisante, indifférentes aux réalités complexes de la vie publique car absorbées par des mode de vie consuméristes et compétitifs et qui se laissent aisément séduire par des discours complotistes. On sait avec quelle habileté les populistes dénoncent et prétendent combattre un « système » (en réalité une oligarchie) dont ils sont le plus souvent issus et dont ils ne font que conforter le pouvoir. Des phénomènes nouveaux que ne connaissait pas Arendt, notamment les effets pervers des réseaux sociaux / asociaux et les manipulations à grande échelle qu'ils permettent<sup>6</sup>, ne donnent que plus d'actualité à ses analyses.

Prendre la mesure des causes profondes, anciennes, structurelles de la crise démocratique ne doit pas conduire à la haine du peuple ni à la

<sup>6</sup> Voir <http://www.slate.fr/story/136199/trump-brexit-cambridge-analytica> ; <https://www.dn.pt/mundo/interior/depois-de-trump-bannon-ajuda-na-campanha-de-bolsonaro-9972152.html> ; <https://www.theguardian.com/world/2018/oct/25/brazil-president-jair-bolsonaro-whatsapp-fake-news>.

résignation. Car le peuple n'est pas condamné à exister comme « masse » ou « populace ». Même à l'époque moderne, il peut se redonner une forme politique, comme en ont témoigné récemment les révolutions anti-totalitaires de la fin des années 1980 ou le « printemps arabe ».

Les causes de la dépolitisation sont à chercher dans la vie de l'esprit. Ses remèdes résident donc dans la préservation d'une fraternité concrète et d'une pensée critique que rien ne peut jamais entièrement détruire. Aussi faible soit-elle, la flamme d'une résistance et d'une insurrection de l'intelligence ne cesse de briller et d'éclairer l'obscurité.